

peu plus bas. Les maisons ici sont si hautes, et les rues si étroites, que cela suffirait pour faire de Lyon le séjour le plus lugubre du monde ; mais le nombre des habitans, et l'aspect du commerce répandu partout, suffisent du moins autant pour en faire le séjour le plus animé : entre ces deux caractères, vous serez en peine de porter un jugement. Laissons donc la ville pour nous occuper de ses environs, dont la beauté surpasse toute expression. Elle est entourée de montagnes toutes parsemées et bigarrées de maisons, de jardins, et de plantations des riches bourgeois, qui de là découvrent la ville dans la vallée au-dessous d'une part, et de l'autre les riches plaines du Lyonnais, avec les fleuves qui les parcourent, et les Alpes avec les montagnes du Dauphiné, pour borner l'horizon. Toute la matinée d'hier, nous avons été occupés à gravir le mont Fourvière, sur lequel s'élevait l'ancienne ville, perchée à une telle hauteur qu'il n'y avait assurément que l'espoir du gain qui pût décider ses voisins à lui faire une visite. Il y a là des ruines des palais des empereurs qui y ont résidé, je veux dire Auguste et Sévère. Ces ruines consistent uniquement en grosses masses de vieux murs, qui n'ont de respectable que leur antiquité. Dans la vigne des Minimes, il y a les restes d'un théâtre. Les pères auxquels ils appartiennent n'en font aucun cas, et ils nous auraient volontiers montré de préférence leur chapelle et leur sacristie. Les ursulines ont dans leur jardin des bains romains ; mais comme nous avons le malheur d'être hommes et de plus hérétiques, elles n'ont pas jugé à propos de nous admettre. Tout près il y a huit arcs d'un magnifique aqueduc bâti, dit-on, par Antoine, quand ses légions campaient dans le voisinage : il y en a plusieurs autres débris épars çà et là dans la campagne, car il apportait l'eau d'une rivière à quelques lieues de distance dans le Forez. Il y a aussi des restes de sept grandes routes d'Agrippa qui aboutissaient à Lyon : en quelques endroits, elles sont enfouies à douze pieds sous terre. En un mot, il y a mille choses que vous ne connaîtrez que lorsque vous m'enverrez une description de Tumbridge, et de l'effet que les eaux ont produit sur vous. »

f.

Traduction inédite de M. Mézières, professeur de rhétorique au collège royal de Lyon en 1853, actuellement recteur de l'Académie de Metz.

NOTA. M. Mézières, dans un très-bon ouvrage qu'il a publié assez récemment, sous ce titre : *Histoire critique de la littérature anglaise, depuis Bacon jusqu'au commencement du XIX^e siècle* ; Paris, Baudry, 1854, 3 vol. in-8°, consacre un assez long chapitre aux lettres de Gray, mais celle que l'on vient de lire n'est qu'indiquée parmi plusieurs autres. Nous sommes bien aises, puisque l'occasion s'en présente, de rendre ici justice à l'*Histoire de la littérature anglaise*, écrite en bonne partie au collège de Lyon. M. Mézières nous a paru se renfermer un peu trop dans la biographie, mais ses trois volumes n'en offrent pas moins une suite